

PRÉFACE

Sophie DE SCHAEPRDIJVER
(The Pennsylvania State University, États-Unis)

«On n'a aucun droit de saisir mon journal de campagne. C'est chose sacrée,» s'écrie, le 12 avril 1916, ce sergent de l'armée belge, dont la Sécurité Militaire fouille les affaires. Chose sacrée en effet. La Grande Guerre a généré une prolifération d'écrits venant de gens qui n'avaient pas l'habitude d'écrire : carnets de soldats, journaux intimes de civils,¹ correspondance entre front et arrière, poésies de circonstance... Prolifération commentée avec sarcasme par les professionnels de l'écriture, comme Roland Dorgelès, qui se moque de ses co-mobilisés s'improvisant chroniqueurs de la guerre, tel ce ferblantier en route vers le front qui soigneusement note dans son carnet les noms des gares; la «pauvre relique» ainsi constituée finira dans un tiroir, n'offrant, dit Dorgelès, de l'intérêt qu'au seul chroniqueur. Ce ton de mépris, comme l'a relevé Leonard Smith, en dit long sur la volonté de l'auteur des *Croix de Bois* d'imposer l'hégémonie du regard de l'écrivain, censé transcender le terre-à-terre empirique : le véritable auteur n'écrit pas sa guerre, il écrit *la* guerre.²

La guerre de 14-18 telle que vue par les auteurs consacrés, est en effet devenue, dans la mémoire moderne, *la* guerre tout court : rien qu'un absurde gâchis, le sacrifice insensé d'une génération. Il court une ligne droite entre le roman d'Erich Maria Remarque *À l'Ouest rien de nouveau* (1928) – à l'époque, rappelons-le, le plus grand best-seller jamais vu – et *Joyeux Noël*, le film de Christian Carion de 2005, qui entérine, comme l'a récemment écrit Jean-Yves Le Naour, la volonté de ne retenir de 14-18 que la «dimension pathologique».³ Choix de mémoire humaniste et empreint de pitié; mais choix altéré aussi, nous faisant oublier que les soldats de 14-18 n'étaient pas que victimes. Ils étaient aussi, comme le soulignent les historiens de l'Historial de la Grande Guerre à Péronne (Somme), «acteurs de leur temps».⁴ Beaucoup d'entre eux sortaient de «leur» guerre fort malmenés, endeuillés, voire révoltés par ce qu'ils avaient vu, mais forts d'un certain sentiment de fierté.⁵ Ce fut, Jacques Liébin nous le rappelle, le cas du sergent Gustave Groleau (1894-1971). Les carnets de guerre de ce jeune hennuyer, ouvrier de four à coke, volontaire de guerre à vingt ans, montrent bien l'essentielle complexité du vécu de guerre individuel.

L'existence même des carnets de Groleau – le soin qu'il prit, durant la guerre, à les tenir à jour, même après avoir eu la main mutilée; leur conservation après sa démobilisation – est révélatrice; elle exprime une revendication. Comme l'a

¹ Voir notes en page 11.

souligné Christophe Prochasson, « l'un des effets les plus visibles de la Grande Guerre fut d'enfler démesurément le nombre de ceux qui prirent la plume pour entamer le récit de leur expérience. Comme si celle-ci, partagée pourtant par de si nombreux acteurs, n'était en rien réductible à ce qu'en relaient les autres. »⁶ En d'autres mots, ce foisonnement de subjectivités exprime le postulat de l'irréductibilité de l'expérience individuelle; le droit de tout un chacun d'écrire « sa » guerre. Loin d'être une « pauvre relique, » le carnet de guerre éclaire à quel point 14-18 se situe au confluent de deux voies : d'un côté, la mobilisation des individus dans le contexte d'une guerre totalisante; de l'autre, l'individualisation croissante, un concept du « moi » généralisé, démocratisé. Ce croisement génère le témoignage écrit, « chose sacrée » née de l'idée que tous ont droit à « leur » guerre. Le fait même d'écrire, fût-ce une prose fruste, est, déjà, en soi, une revendication. Tout au long de la guerre, Gustave Groleau attachera beaucoup d'importance à ses « écritures ». Fait significatif, il fera, après la guerre, des « écritures » son métier, en tant que commis puis secrétaire municipal.⁷

Comme l'indiquent les extraits choisis par Jacques Liébin, le contenu du carnet est tout aussi éclairant. « Entre ténacité et désillusion, » pour reprendre le beau terme de Bruno Benvindo,⁸ Gustave Groleau se révèle, comme tant d'autres, rouspéteur et patriote à la fois. Il conspuie la discipline militaire dans ce qu'elle a d'obtus et de brutal, mais souscrit pleinement à l'idée de défense nationale : « je n'aime pas l'armée mais je la supporte parce que c'est la guerre ». Il maudit la guerre (« comment au XX^e siècle peut-on encore s'entretuer ainsi », le 25 avril 1915; « quand donc finira cet assassinat », 8 mars 1917) mais n'en dispute pas le bien-fondé : une victoire allemande est inadmissible. « La délivrance de notre chère Belgique et le droit et l'honneur du monde » passent avant tout (fin juillet 1917). Il réitère sa haine de l'emprise allemande. Toujours est-il qu'il en vient à se considérer victime et à en appeler, de façon assez touchante, à la pitié de ses parents : « Nous valons moins que des bêtes. Pourquoi nous ménager, n'appartenons-nous pas à la Grande Boucherie nationale ? Nos parents sont loin, soumis au despotisme prussien (...). Que ne savent-ils ce qu'on fait de leurs enfants ! Ils mettraient vite bon ordre (...) à ces abus de pouvoir, à cette prise de possession infâme, » écrit-il fin 1917, pour conclure que « autant je hais l'Allemand, autant la guerre terminée, je m'attaquerai au Gouvernement, à l'armée surtout. » Cri de cœur qui exprime fort bien la situation des mobilisés à la fin de ce que Jean-Jacques Becker a appelé « l'année impossible » – et qui le fut aussi au front belge, et non seulement parmi les militants flamands (que déteste Groleau; en général, il n'aime guère les Flamands, ni les soldats ni surtout les civils).⁹ Pourtant, tout révolté qu'il est, Gustave Groleau n'en continue pas moins de soutenir l'effort de libération, regrettant de ne pas pouvoir participer à l'offensive qui sera celle de la libération (voir le 1^{er} octobre 1918).

À travers les extraits de ces carnets, le lecteur entrevoit l'organisation des services de santé de l'armée belge, mis en place péniblement mais assurant, vers la fin de la guerre, un dispositif de réhabilitation plutôt correct.¹⁰ Très frappants, les accents tour à tour stoïques et douillets qu'adopte le sergent Groleau : les

horreurs du «billard» (la table d'opération) sont commentées avec une désinvolture appuyée, les comforts du corps (sommeil, café, saucisses, rencontres intéressantes) enregistrés dans le détail. La brutalité des combats («Qu'ils meurent maintenant! Ils ne trouvent aucune grâce», le 11 juillet 1917) est tout aussi présente que la consolation qu'offre la «blague» (à l'hôpital de l'Océan à La Panne, le 17 juillet 1917: «la chambre est très gaie»; après sa deuxième blessure grave: «quand nous allons nous laver, c'est réellement tordant»...). La menace contenue dans la toute dernière remarque («gare si on s'est méconduit chez moi») en dit long sur les amertumes, voire les violences, de la rentrée des soldats de l'Yser.¹¹ Bref, à travers ses carnets, le citoyen Groleau nous offre une perspective à la fois subjective et représentative sur ce que furent et ce que crurent les soldats de l'Yser.